

L'œuvre de Denis Roche est achevée (par lui), mais il nous reste sans doute à la constituer, à la reconstituer, à l'instituer. Nous n'en avons sans doute qu'une appréhension et une compréhension partielle, lacunaire.

Il est deux points sur lesquels je puis dire que j'ai engagé un dialogue avec Denis Roche. Un dialogue qui pour moi, reste ouvert et qui peut-être, comme la littérature et la photographie, est interminable. J'énonce ces deux points rapidement avant d'y revenir :

- Le premier concerne l'étanchéité de la double pratique de l'artiste Denis Roche : écriture, photographie. Dans cet ordre, puisque l'une, chronologiquement, semble venir après l'autre, et en apparence s'y substituer. Lorsque j'ai organisé en 2004 à l'Ecole normale supérieure de Lyon, un colloque sur Denis Roche et la photographie, auquel il a assisté malgré son allergie à ce genre de manifestation universitaire, je souhaitais reprendre une proposition de Denis Roche lui-même (qu'il avait donné pour titre à un entretien avec Jacques Henric) : « J'écris, donc je photographie ». Denis Roche s'y est opposé, et a proposé : « L'un écrit, l'autre photographie ». La formule de la dissociation l'a donc emporté sur la formule de l'articulation et de la superposition logiques. Denis Roche, c'est l'une de ses très fermes pétitions de principe, a toujours tenu (et de plus en plus à mesure que s'affirmait sa reconnaissance comme photographe, à faire savoir que ses différentes activités (éditeur, écrivain-poète, photographe) étaient *strictement* distinctes.
- Le second point de dialogue concerne le statut – et même peut-être la réalité matérielle – d'un livre intitulé *Essais de littérature arrêtée*. Concerne donc la façon dont les pages déjà publiées sous ce titre s'intègrent au dispositif d'ensemble de son œuvre, au dispositif *écriture & photographie* qui la caractérise.

Concernant ce livre, ou l'ombre de ce livre, il faut partir des éléments suivants :

- Il y a tout d'abord un petit livre intitulé *Essais de littérature arrêtée*, publié aux éditions Ecbolade en 1981.
- Il y a par ailleurs une douzaine d'ensembles textuels publiés en revue ou sous forme de livre, comme l'important *A Varèse* en 1986 aux éditions William Blake et C^{ie}, sous-titré « Un essai de littérature arrêtée », sous-titre qui suggère que dans le corpus rochien « essai de littérature arrêtée » désigne quelque chose comme un *genre* spécifique, au même titre par exemple que les « Dépôts » (de savoir et de technique). Même si, contrairement aux Dépôts, il s'agit d'une pratique qui se rapporte librement à un genre déjà existant dans notre tradition littéraire : le journal intime.

- Il y a enfin l'annonce par Denis Roche d'un *livre* (à ce jour encore inédit) qui devrait, ou aurait dû, rassembler, sous ce même titre, les essais de littérature arrêtée déjà publiés, plus un certain nombre d'autres encore inédits.

Nous disposons, quant à ce livre, d'un témoignage essentiel. En 1992, dans un entretien accordé à Jacques Sivan et Yves di Manno pour la revue *Java*, Denis Roche explique qu'en ce qui concerne la part écrite de son travail, il a deux projets inédits, l'un en cours, qui est un roman dont il a publié déjà quelques extraits et qui s'intitulera *Le Gambit de la Reine*, et l'autre achevé, mais non publié, qui a pour titre *Essais de littérature arrêtée*. Denis Roche dit bien alors explicitement que ce livre est « achevé », « que le point final est déjà écrit, tracé », et il ajoute : « simplement je ne suis pas très sûr que quand le manuscrit sera définitivement établi, je le ferai publier ». Il précise que la raison de son hésitation est le caractère « terriblement intime » de ces pages. Mais qu'il est convaincu qu'il fallait l'achever, et qu'il verrait « ce qu'il convient d'en faire ».

Il m'a toujours semblé que, s'agissant d'une œuvre si concertée, si composée, si soucieuse de sa cohérence interne (de la relation entre ses différentes composantes), les propos de l'auteur devraient être pris tout à fait au sérieux, - et je dirai, sans vouloir ici le démontrer, même s'ils s'inscrivent dans un système de leurres destinés à écarter ponctuellement les importuns.

Je retiens donc que

- 1) aux yeux de son auteur ce livre *devait* être écrit et exister comme tel, *comme livre*,
- 2) que sa publication était *possible* mais restait *problématique* puisque Denis Roche ne l'a pas donné à publication de son vivant
- 3) et ceci est pour moi l'essentiel, qu'il s'agit d'une pièce tout à fait *indispensable* au dispositif global, en particulier dans la perspective de la question de l'interdépendance des deux gestes, des deux « actes », écrire, photographier.

Il faut sans doute à ce point considérer un instant le titre de ce livre. Denis Roche indique qu'il n'est pas sans ambiguïté. Tout d'abord parce qu'il ne s'agit en aucune façon d'un essai ou d'essais dans le sens en usage dans notre terminologie générique. Ou bien qu'il concerne le sens très concret de « tentative ». L'un des sens que pourrait avoir la notion de « littérature arrêtée », ce serait celle d'une tentative de « sortie », d'un arrêt de la littérature (« c'était peut-être à la littérature [et pas seulement à la poésie] que je donnais congé »). Mais le journal intime est encore de la littérature, d'où, sans doute, un certain flottement : essai, ou pratique expérimentale à partir de la réinterprétation d'un genre bien attesté, qui à la fois appartient et n'appartient plus à la littérature, qui se situe plutôt sur ses marges, en lisière, un peu hors champ.

Mais on doit alors s'approcher davantage et interroger ce qui s'inscrit dans ce titre du rapport à la photographie. Tout d'abord on voit bien, en lisant l'entretien avec Gilles Mora, que Denis Roche déclare tenter d'introduire le mouvement dans l'image qu'il

dit « inanimée » ou « arrêtée », en se représentant, dans ses autoportraits entrant et sortant de l'image fixe... Les fragments des *Essais*, courts chapitres descriptifs, sont d'une certaine manière autant d'équivalents textuels d'une image arrêtée. Autant que possible aussi muets qu'une image dans la mesure où il s'agit pour lui simplement de cadrer, de noter, de fixer un certain nombre de données factuelles sans les accompagner d'aucun commentaire interprétatif, sans leur infliger un quelconque supplément de sens. Quelque chose comme des fragments textuels arrêtés sans légendes.

Il y aurait donc, si l'on veut, une forte analogie, suggérée, entre la prise photographique et la prise d'écriture, *la captation d'un segment cadré de présent simple*. A quoi il faut ajouter, bien sûr, la pulsion ou compulsion de répétition, commune aux deux pratiques, l'acte photographique à répétition quotidienne, la rédaction quotidienne de la page de journal, les deux étant pensés en lien avec l'activité sexuelle. L'acte photographique fonctionne exactement, dit Denis Roche « de la même façon » que l'acte sexuel. De sorte que la pulsion érotique, comme la pulsion de la « prise » photographique, se trouvent, dans ce que nous en connaissons, non seulement en quelque sorte « réalisées » ou « ré-effectuées » dans la prise textuelle, mais également *thématisées* ou, si l'on veut « représentées » de façon insistante et privilégiée dans les *Essais de littérature arrêtée*.

Mais on ne saurait penser l'importance de ces *Essais* dans l'œuvre de Denis Roche sans restituer leur place spécifique, c'est-à-dire relative, c'est-à-dire différentielle, au sein d'un dispositif dont les *Dépôts de savoir & de technique* sont l'autre terme, le pendant lyrique, ou sur-lyrique. De même en effet que l'on peut désormais percevoir le jeu de tension entre le grand massif initial de poésie critique et l'ensemble qui lui a succédé de tentatives prosaïque expérimentales, de même, à l'intérieur de ce second moment, Denis Roche a explicitement pensé l'opposition et la complémentarité entre la forme totalement nouvelle des *Dépôts* (« mitraillage », « cadrage », surcodage, montage, empilement de lignes façon planches-contacts ou partition musicale) et la forme ouverte des *Essais*, le journal intime, littéral et frontal, tendanciellement « objectif », stylistiquement neutralisé. Denis Roche le dit très clairement à Stéphane Baquey, dans un entretien qu'il lui accorde en 1999 : il s'agissait, avec les *Essais*, de faire « une sorte d'équivalent » (des *Dépôts*), « un peu comme si un livre avait deux versants (...) que chacun soit le contraire et le pendant de l'autre ».

Ce dispositif fait écho pour moi à un geste fortement attesté dans l'histoire de la poésie française aux XIX^e et XX^e siècles : ce qui est moderne chez Baudelaire, ce ne sont pas *Les Fleurs du mal*, c'est le dispositif *Fleurs du Mal/Petits poèmes en prose*, lyrisme et prosodie/narrativité et prosaïsme. De même, s'agissant de Ponge, ce qui fait chez lui sens et efficace décisive, ce n'est pas le *Parti pris des choses*, mais le dispositif *Parti pris des choses/Rage de l'expression*, poèmes en prose d'un côté, exhibition des brouillons, carnets, tentatives, chantiers de prose en prose de l'autre. De même donc, pour Denis Roche, le dispositif *Dépôts/Essais*. Voulu comme tel, par l'auteur, et compris comme tel, par le lecteur que nous sommes.

La raison pour laquelle je m'autorise à insister sur ce sujet, c'est que d'une part et très lucidement Denis Roche reconnaît que les *Dépôts de savoir et de technique* est

« sûrement le plus inconnu de ses livres inconnus », certainement considéré comme très difficile à lire, sans doute un des livres les plus subversifs, transgressifs et formellement inventifs de cette fin du XX^e siècle, et que d'autre part les *Essais de littérature arrêtée* n'existent pas encore, du moins dans leur forme définitivement publiée, de sorte que le dispositif dont je parle reste partiellement virtuel.

Dans l'œuvre photographique de Denis Roche, il y a, comme il le confirme à Gilles Mora, des images simples, frontales, directes, *et* des images complexes, très construites, il dit aussi très « formelles », ou encore « abstraites », ou introduisant de l'abstraction, par le jeu sur les reflets multiples, dans le concret du réel. Ce sont ces dernières, les dites « complexes-formelles-abstraites » qui sont reconnues comme la « signature » du photographe Denis Roche. Mais il n'y a aucune raison de ne pas considérer ensemble, dans leur tension contradictoire, ces deux variantes de l'écriture rochienne, y compris, donc, photographique : simplification, crudité-cruauté réaliste, directe, d'une part, formalité indirecte, fiction, de l'autre. Dans ces conditions, j'ose proposer qu'à mes yeux, il n'y a pas de différence notable, en tout cas pas de hiérarchie, dans cette œuvre, entre l'acte de prendre (une image) et l'acte de regarder (l'image d'un autre ou une image anonyme), ni entre la réalité matérielle d'une image et sa réalité fictive, simplement évoquée dans la phrase, dans le fragment écrit. Les *Essais de littérature arrêtée* sont aussi un livre d'images sans images, ou de photographies sans photographies.

Je termine ce propos par la lecture de quelques lignes que j'avais écrites en 2002 à l'occasion d'une exposition et d'une rencontre à l'Université de Poitiers. J'y revenais sur un bref fragment des *Essais* particulièrement significatif pour moi de la résistance des images, de leur violente mutité, de leur présence terriblement silencieuse et inaccessible :

« L'œil du crocodile »